L'ESPOIR DANS L'ADVERSITÉ : UN PARCOURS BIEN REMPLI

LA SÉNATRICE WANDA THOMAS BERNARD

Mme Wanda Thomas Bernard est une personnalité respectée. Elle est travailleuse sociale, éducatrice, chercheuse, activiste communautaire et partisane du changement social. Elle a travaillé en santé mentale à l'échelle provinciale et en pratique communautaire rurale à l'échelle municipale. Depuis 1990, elle est également professeure à l'École de service social de l'Université Dalhousie, où elle occupe aussi le poste de directrice depuis dix ans. En 2016, elle a été nommée conseillère spéciale en matière de diversité et d'inclusion à l'Université Dalhousie, et elle est la première Afro-Néo-Écossaise à obtenir un poste menant à la permanence à l'Université Dalhousie et à être promue professeure titulaire. Mme Thomas Bernard a collaboré avec des organisations provinciales en vue d'intégrer la diversité aux processus politiques de la Nouvelle-Écosse, ainsi que d'enseigner aux communautés les processus législatifs canadiens et encourager la participation citoyenne. Elle est membre fondatrice de l'Association of Black Social Workers (ABSW), dont le but est de répondre aux besoins des citoyens marginalisés, en particulier d'ascendance africaine. En tant qu'ancienne membre et présidente du Conseil consultatif sur la condition féminine de la Nouvelle-Écosse, elle a joué un rôle de premier plan dans l'élaboration des recommandations à l'intention de ministres concernant les cadres de prévention de la violence à caractère sexuel et l'équité en matière de santé. À l'échelle nationale, elle a été membre de la Coalition nationale des conseils consultatifs sur le statut de la femme. Elle a également été témoin experte dans des causes liées aux droits de la personne et a fait des présentations dans le cadre de nombreux forums locaux, nationaux et internationaux. Mme Thomas Bernard a reçu de nombreuses distinctions pour son travail et son leadership communautaires, notamment l'Ordre de la Nouvelle-Écosse et l'Ordre du Canada.

Lorsqu'on m'a demandé de parler de l'adversité au sein de ce panel, mon plus grand combat a été de décider quelle expérience de l'adversité je partagerais. J'en ai eu tellement, certaines dont je n'ai jamais fait part dans un forum public. Après mûre réflexion, j'ai décidé de commencer par mes débuts, mon premier souvenir de gestion d'un ensemble d'événements traumatisants. Je suis née dans la

pauvreté et dans une lutte ancrée dans le racisme et le sexisme, et ces problèmes ont vraiment fait surface à l'âge de 12 ans.

Je suis issue d'une famille de treize enfants. Je suis la sixième de dix enfants nés de mes parents, qui ont également élevé deux petits-enfants et une filleule pendant quelques années lorsque ses parents sont morts jeunes. Nous sommes issus de la communauté loyaliste noire d'East Preston, où je vis aujourd'hui sur une parcelle de terre qui a été concédée à mes ancêtres dans les années 1700. Ma mère rêvait de poursuivre des études supérieures, mais l'école ségréguée d'East Preston accueillait seulement les élèves jusqu'à la 8e année. De plus, son père a refusé de l'envoyer dans l'école intégrée voisine parce qu'il croyait que la scolarisation pour les filles était un « gaspillage ». Mon propre père a quitté l'école prématurément et est entré sur le marché du travail afin d'aider ses parents. Mes parents ont eu un mariage turbulent, avec de multiples conflits liés à des obstacles et des défis systémiques. À l'âge adulte, j'en suis venue à accepter qu'ils faisaient de leur mieux avec les ressources dont ils disposaient.

Nos difficultés familiales se sont encore aggravées lorsque mon père a été tué dans un accident de voiture dû à l'alcool, quelques jours avant son 40e anniversaire. Ma mère avait 39 ans et 13 enfants à la maison, le plus âgé ayant 18 ans, le plus jeune 18 mois et moi, j'avais 12 ans. La mort de mon père a bouleversé ma vie et a été un moment de transformation pour moi. Sa mort a représenté la première grande adversité à laquelle j'ai dû faire face, et la façon dont j'ai géré la douleur et le traumatisme m'a permis de développer une stratégie qui m'a aidé à m'épanouir dans l'adversité. La mort soudaine de mon père a laissé notre famille dans une pauvreté extrême, nous plaçant dans la catégorie des « pauvres méritants ». Les gens à l'intérieur et à l'extérieur de notre communauté étaient plus disposés à nous aider à survivre à l'événement catastrophique parce qu'ils pouvaient voir les difficultés que notre avenir comportait sans notre père. Pendant cette période, nous avons appris à nous aider nous-mêmes et à nous entraider, et c'est à cette époque que la tradition d'aide a pris vie dans notre famille.



La sénatrice Bernard et sa soeur, Valerie Thomas Hodges.

À l'âge de 12 et 14 ans, ma sœur aînée Valérie et moi sommes devenues des deuxièmes mères pour nos frères et sœurs plus jeunes. La réalité du sexisme était très visible dans notre famille, car bien que nous ayons trois frères plus âgés, ma sœur et moi devions faire un effort pour aider à élever les autres enfants. Nous sommes devenues responsables des tâches domestiques, comme la cuisine et le nettoyage, et nous avons assumé la majeure partie de la garde des enfants. Ce modèle transmettait un



Marguerite Thomas Parent, la mère de la sénatrice.

message clair : le travail domestique était le travail des femmes et des filles.

Alors que je gérais nos problèmes de pauvreté, notamment l'insécurité alimentaire, le logement inadéquat et une dynamique familiale complexe, je devenais simultanément de plus en plus consciente du racisme et de la lutte pour les droits par le biais du mouvement des droits civils. Quelques jours après la mort prématurée de mon père, j'ai quitté la sécurité de mon école ségréguée pour fréquenter pour la première fois un collège et un lycée intégrés. J'étais jeune pour mon niveau scolaire puisque j'avais sauté la première année – j'avais 12 ans, en 8e année, le plus haut niveau scolaire. Chacun remettait en question mon droit d'être là ; les enseignants, les élèves et même mes amis. Le nombre d'étudiants noirs était en constante croissance alors que le niveau scolaire était en baisse. J'étais la seule élève noire en 8a, il y avait deux élèves noirs en 8b, et le 8f était majoritairement noir. Même à cet âge, j'étais très consciente du racisme systémique inhérent au placement académique des étudiants noirs. C'était une expérience solitaire, effrayante, frustrante et traumatisante que d'être dans ma position, placée là où j'étais toujours perçue comme « autre », et de voir mes camarades de classe noirs être écartés des études. En plus de cette discrimination systémique qui se déroulait sous mes yeux, il y avait des actes de racisme flagrants et plus cachés aussi bien contre les étudiants noirs que contre nous, au fur et à mesure que nous nous intégrions dans cette école mixte. C'était une expérience traumatisante d'être retiré de l'environnement d'apprentissage familier dans lequel les enseignants noirs enseignaient à nos points forts et soutenaient notre apprentissage, à un environnement dans lequel on supposait que nous étions incapables de suivre nos camarades de classe blancs, tout en subissant le racisme quotidien des autres élèves et des enseignants eux-mêmes.

« La leçon la plus importante est d'apprendre à créer des espaces audacieux qui permettent de s'élever contre l'injustice. »

Aujourd'hui encore, cette expérience scolaire reste un traumatisme contre lequel je me bats continuellement. Le passage à l'école intégrée que mes pairs et moi avons vécu s'est fait pendant l'année scolaire 1965-66. Cette expérience s'est poursuivie tout au long de mes années de lycée, et au moment même où j'écris ces lignes, je revis ce traumatisme. J'ai été confronté à un questionnement sans fin sur mon appartenance et j'ai enduré des microagressions subversives qui m'ont fait douter de mes capacités et de mon intelligence. Cette culture de doute et d'altérisation continue de se manifester dans mon quotidien. Je crois sincèrement que le fait que j'aie non seulement survécu, mais aussi prospéré, n'est rien de moins qu'un miracle. C'est un exemple de résilience en action. Les leçons de survie que j'ai apprises pendant ces années traumatisantes de lycée étaient les suivantes : travailler fort, rester concentré et prouver ses capacités par des actions et non par des mots. Ceux qui sont capables de se défendre par leurs seules paroles bénéficient probablement du privilège des Blancs, du privilège des hommes ou de l'intersection des deux. Il a toujours été nécessaire pour moi de prouver mes capacités et mon intelligence grâce à mon excellent rendement scolaire.

La leçon la plus importante est d'apprendre à créer des espaces audacieux qui permettent de s'élever contre l'injustice. C'est la leçon que j'ai continué à tirer au fil des ans, et je la partage avec les jeunes Noirs que je rencontre et qui me demandent conseil.

LA RÉSILIENCE : S'ÉPANOUIR DANS L'ADVERSITÉ

Après avoir survécu à ces traumatismes au début de ma vie, j'étais résolue à persévérer de cette façon, non seulement pour survivre, mais pour m'épanouir. J'étais douée sur le plan scolaire, ce qui constituait mon principal capital social. J'avais reçu des affirmations tellement positives de mes professeurs au sein de l'école ségréguée, que j'entrais au lycée avec un sens aigu de mes capacités académiques et que je travaillais avec acharnement pour maintenir mon haut niveau académique. J'ai dû prouver que je méritais de faire partie de ce volet académique malgré les présomptions que je n'y avais pas ma place.

En tant que « pauvre méritante », j'ai eu la possibilité de faire des études supérieures, ce qui n'aurait pas été possible autrement. Bien que j'aie été intelligente et performante sur le plan académique, aucun de mes professeurs ne m'a parlé d'études postsecondaires. L'accès à l'université pour ma sœur Valerie et moi a été rendu possible grâce à l'intervention de Don Denison, un membre de la communauté blanche, un allié, qui était membre de la Nova Scotia Association for the Advancement of Colored People (NSAACP). Il était capitaine dans les forces armées canadiennes, et venait de rentrer en Nouvelle-Écosse du Ghana, au moment de l'accident de mon père. Ce fut une mort très publique, car deux hommes ont été tués, et un troisième homme a subi des lésions cérébrales importantes. Don Denison croyait en la valeur de l'éducation postsecondaire et il était convaincu qu'elle pouvait briser les barrières et changer des vies. Il est resté en contact avec nous au cours des années suivantes et a appris que Valerie et moi avions tous deux de très bons résultats scolaires, alors il a entamé des conversations à propos de l'université. Après avoir mesuré notre intérêt et évalué nos capacités académiques, il a pris contact avec un de ses amis d'enfance qui se trouvait être le président de l'université Mount Saint Vincent. Grâce à ce contact, les portes se sont ouvertes pour moi, Valerie et notre

cousine Connie Glasgow. Valerie et Connie étaient en 12e année, et moi en 11e année. M. Denison a dû convaincre ma mère de me laisser partir avec ma sœur puisque je n'avais que 15 ans, et elle a fini par accepter. Valerie, Connie et moi sommes allés à Halifax pour commencer nos études supérieures.



Novembre 2017. Dans la salle du Sénat avec une groupe de jeunes femmes.

Malgré ma gratitude pour l'opportunité de poursuivre des études supérieures, je n'étais pas assez mature socialement pour supporter la pression. À la fin de ma première année, j'avais échoué dans toutes les matières sauf une, de sorte que je n'ai pas été autorisé à y retourner l'année suivante. Ce fut un coup dur pour mon ego, ma confiance et mon estime de soi. J'ai dû trouver un emploi et en moins d'une semaine, j'ai été embauché dans une boulangerie locale. Une semaine plus tard, j'ai été renvoyée de la boulangerie parce que j'étais trop lente dans mon travail de confection de beignets. Ce revers majeur a eu un impact sur mon estime de soi et sur ma santé mentale. Je devais absolument me trouver un emploi, mais personne ne voulait m'embaucher. Un jour, j'ai fait preuve de foi et j'ai appelé une émission de radio pour demander de l'aide. À ma grande surprise, on m'a répondu. Un directeur de Beaver Foods, à l'école de médecine de l'université Dalhousie, m'a proposé un emploi de cuisinière de plats rapides. Après environ 12 mois dans ce poste, j'ai compris que si je voulais un avenir au-delà du salaire minimum, je devais retourner à l'université.

Un an après cette prise de conscience, j'ai réussi à retourner à Mount St Vincent et trois ans plus tard, j'ai obtenu mon baccalauréat. J'ai ensuite obtenu une maîtrise en travail social à l'université de Dalhousie. Par la suite, j'ai déménagé en Angleterre pour obtenir un doctorat en travail social à l'université de Sheffield. Si mon curriculum vitae (CV) de 47 pages est impressionnant, il ne révèle pas l'adversité à laquelle j'ai dû faire face sous une forme ou une autre à chaque étape de mon parcours. Mon CV ne révèle pas comment j'ai appris à persévérer et à tirer les leçons de mes échecs. Plus important encore, il ne montre pas comment j'ai appris à faire face à l'adversité en utilisant des stratégies d'adaptation positives et en me défendant moi-même.

« En plus de l'adversité personnelle, j'ai fait l'expérience d'un apprentissage profond par le biais de la revendication et de l'activisme, dans le cadre du mouvement des droits civils. »

En plus de l'adversité personnelle, j'ai fait l'expérience d'un apprentissage profond par le biais de la revendication et de l'activisme, dans le cadre du mouvement des droits civils. J'ai été attiré par le travail de Martin Luther King Jr et de Malcolm X. J'ai également été attiré par nos leaders noirs néo-écossais des droits civiques comme Rocky Jones,

HAJ Gus Wedderburn et Calvin Ruck. J'ai également pu constater que ces dirigeants qui étaient à l'avant-garde de ces mouvements étaient tous des hommes, tandis que les femmes travaillaient en coulisses. Je me suis souvent demandé en quoi ma vie aurait été différente si j'étais né homme. J'ai pris conscience de l'intersection du racisme et du sexisme et de la façon dont ces femmes étaient souvent invisibles et leurs contributions négligées. Je pouvais voir ma propre réalité à cette même intersection. Était-il même possible de briser les barrières qui existaient à l'intersection de la race et du genre, ou les réalités vécues du racisme et du sexisme ?

J'ai commencé à militer au lycée lorsque Martin Luther King a été tué. Certains de mes camarades et moi-même avons commencé à manifester dans notre école pour défendre nos droits en tant qu'étudiants noirs. Je me souviens de m'être sentie puissante et pleine d'espoir. Je me souviens d'avoir cru que le changement était possible. Et je me souviens de ce sentiment d'espoir associé à ma présence et à prise de parole militant pour le changement.

TROUVER ET MAINTENIR UN ESPOIR ESSENTIEL

En réfléchissant à mon parcours de vie et aux nombreux moments d'adversité, je trouve un espoir fondamental dans une myriade d'endroits. Une partie de mon espoir repose sur la ferme conviction que les gens veulent fondamentalement faire ce qu'il faut pour les bonnes raisons. Ils peuvent avoir besoin d'aide pour comprendre ce qu'est la chose juste. Je trouve un espoir incroyable dans le fait qu'il y a tant de personnes qui sont prêtes à se lever, à s'exprimer et à agir contre les injustices dont elles sont victimes ou témoins. Ce qui me donne un espoir profond, c'est le nombre de personnes qui sont prêtes à être des mentors et des alliés. Je le sais parce que j'ai été aidé tout au long de mon parcours par de nombreux mentors et alliés différents, certains visibles et d'autres invisibles. À chaque étape de mon parcours, j'ai eu quelqu'un qui m'a guidé, soutenu, encadré, encouragé et aidé d'une manière ou d'une autre. Je trouve un espoir essentiel dans les leçons tirées de mouvements importants comme le mouvement des droits civils, le mouvement féministe et, plus récemment, le mouvement *Black Lives Matter*. L'activisme, le mentorat et l'alliance ont renforcé ma résilience et me donnent un espoir essentiel, et c'est mon espoir essentiel qui m'aide à rester forte dans la lutte.